

Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraire, Numéros 1, 2 et 3.

Denis Saint-Jacques

Volume 4, numéro 1, avril 1971

Le roman médiéval

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500178ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500178ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1971). Compte rendu de [*Poétique*, Revue de théorie et d'analyse littéraire, Numéros 1, 2 et 3.] *Études littéraires*, 4(1), 135–136.
<https://doi.org/10.7202/500178ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

« trompe-l'œil » d'une « culture d'université » où l'Avant-garde semble aspirer à s'enseigner, et à se codifier, comme si la nécessité pour l'écrivain d'être son propre critique permanent le conduisait à être aussi le professeur de lui-même. »²⁸

Léon SOMVILLE

Université Laval



Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraire, Numéros 1, 2 et 3.

Parmi le grand nombre des revues consacrées aux lettres, voici une nouvelle publication remarquable et qui sait déjà s'imposer. Le comité de rédaction : Hélène Cixous, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, la collaboration prestigieuse (on relève entre autres les noms de Barthes, Richard, Starobinski, Girard et la publicité promet Derrida, Poulet, Ricardou, Riffaterre, Rousset), le beau titre très accrocheur, concourent à assurer d'heureux débuts au nouveau périodique. Le champ de recherches en apparaît assez bien précisé par le sous-titre dans son caractère à la fois résolument moderne, l'aspect « théorique », et respectueux de la tradition, le terme d'« analyse littéraire ». On ne sent pas pour *Poétique* de limites trop étroitement définies si ce n'est le domaine propre de la littérature. Dans le temps, les articles portent tant sur l'antiquité, études de mythes, que sur le Moyen Âge, théorie des genres, le dix-huitième, étude de *la Vie de Marianne*, ou le vingtième, analyse de la poésie

de Milosz. Dans l'espace, un peu plus étroit pourtant — il semble bien que l'ethnocentrisme s'affirme ici comme ailleurs plus puissant que l'enracinement temporel —, on se porte de la Grèce à l'Allemagne et de l'Angleterre à la Russie quoique le lieu d'élection reste bien entendu la France. Les sujets eux-mêmes offrent une intéressante variété de points de vue, allant de la spéculation philosophique à la critique thématique, en passant par la théorie de la littérature, la sémiologie, la « mise au point », état présent des recherches dans un secteur donné, et le « document », ces fameux inédits dont Todorov s'est fait une spécialité. On pourra regretter que, comme pour trop d'autres périodiques du genre, cette variété ne semble pas permettre l'unification effective d'un numéro donné : faut-il parler de largeur de vues, de syncrétisme ou d'hétéroclite ?

Si l'on ose encore aujourd'hui parler de « nouvelle » critique, il faut y rattacher *Poétique* comme la liste des collaborateurs le laisse supposer ; en tout cas, l'histoire littéraire traditionnelle n'y trouve pas sa place, du moins apparemment ; en pratique, l'importance prépondérante accordée à la littérature-musée, c'est-à-dire déjà écrite et consacrée, et, en particulier, l'attention à traiter comme également dignes d'attention toutes les époques littéraires quels qu'en soient les rapports au présent, ne peuvent que se fonder sur des postulats établis par l'histoire littéraire. Diffusée par une université (Paris-Sorbonne), cette publication d'universitaires ne manque pas d'être modelée par la situation concrète de ses producteurs et de ses consommateurs ; l'histoire littéraire rejetée par *Poétique* en délimite encore l'aire des recherches.

²⁸ P. 915.

Une autre tendance de la revue en rassurera plusieurs alors qu'elle devrait inquiéter : « nous voulons contribuer à ramener les études littéraires à la littérature elle-même [...] ; elle [*Poétique*] se veut essentiellement un lieu d'étude de la littérature en tant que telle » (p. 1). Il s'agit, on s'en rend compte aisément, de la fameuse autonomie du littéraire, autonomie qu'une recherche portant sur la théorie de la littérature ne devrait pas d'entrée de jeu s'interdire de mettre en question. Autonomie au reste relative qui permet à la sémiologie ce qu'elle veut à peine accorder à la psychanalyse et pas du tout à la sociologie. On veut bien que la littérature soit système de signification, mais tout autant mécanique de plaisir et mode

d'échange social. Supposons même fondé en droit le primat accordé au sens sur le plaisir et l'échange, est-il certain qu'existe le récepteur idéal auquel s'adresse une littérature étudiée dans ses seuls rapports à elle-même ? Si le sens de l'œuvre lui était donné *aussi* par un lecteur qui la sollicite toujours ? Barthes parle de « pluriel du texte », c'est pluriel du lecteur qu'il faut pouvoir envisager. Derrière la théorie transcendante risque de se camoufler un lecteur impressionniste inavoué. Quand Barthes se demande *Par où commencer ?*, il néglige des questions plus oiseuses encore : Pourquoi commencer ? Pour qui commencer ?

Denis SAINT-JACQUES

Université Laval

